

JOURNÉE DE PRINTEMPS

Le samedi 15 juin 2002 s'est tenue à la Maison Heinrich Heine, à la Cité universitaire de Paris, la Journée de printemps organisée par ATLAS. Elle était intitulée cette année « Traduire le voyage ». Après l'ouverture de la journée par Monsieur Heinrich Harder, directeur de la Maison Heinrich Heine, et une présentation générale du thème par Marie-Claire Pasquier, présidente d'ATLAS, les participants se sont répartis entre les différents ateliers proposés : anglais avec Marie-Claude Peugeot, espagnol avec André Gabastou, suédois avec Vincent Fournier et thématique avec Jacques Chabert et Marie-Claire Pasquier.

L'après-midi, après une conférence de Laure Troubetzkoy sur les « Enjeux du récit de voyage chez les écrivains russes », le travail en ateliers a repris : allemand avec Hans Hartje, italien avec Françoise Brun et russe avec Hélène Henry. L'atelier d'écriture était animé par Jean Guiloineau. La journée s'est terminée par un verre amical.

Françoise Brun

Limites et frontières

Inlassable explorateur des frontières changeantes de la *Mitteleuropa*, Claudio Magris, originaire de Trieste, récemment nommé professeur au Collège de France, est l'auteur de *Danube*, *Une autre mer*, *Enquête sur un sabre*, etc., tous traduits par Jean et Marie-Noëlle Pastoureau. Tous ou presque sont, de manière originale, des livres qu'on pourrait dire « de voyage » ou de « déambulation », à la fois intellectuelle, culturelle et sensible. Le grand art de Magris, et son humanité, tiennent précisément en ce qu'il est toujours érudit mais jamais pesant ; observateur des pays, des paysages et de ce qu'ils portent en eux de l'histoire humaine ; jamais indifférent, à la fois étranger et frère de ceux qu'ils rencontre. Il représente un équilibre entre l'intellectuel et l'artiste, au regard en même temps analytique et généreux, et cette particularité se retrouve dans chaque phrase de son écriture, à la fois aérienne et dense d'informations. Restituer cette double qualité est donc la priorité du traducteur de Magris : l'écoute du rythme (un apparent « au fil de la plume » ou « remarques en passant ») et le choix des termes, où l'on doit privilégier le concret et le sensible plutôt que l'abstrait et le jargon universitaire, sont essentiels.

Le texte que nous avons exploré fait partie d'un ensemble d'articles écrits pour le quotidien italien *Il Corriere della Sera* entre 1981 et 2001, qui paraîtront sous forme de recueil tant en Italie qu'en France. Le genre pourrait être celui du « carnet de voyage ». L'auteur a voulu laisser leur ton originel aux différents « chapitres », tous de même longueur (contrainte journalistique) ; il n'a pas voulu les retoucher, se contentant de les accompagner d'une préface qui est une fascinante réflexion sur le voyage, cet incessant « passage de frontières », franchissement de limites

quelquefois invisibles mais toujours humaines, et peut-être simplement inscrites en nous, qui sommes à la fois d'ici et d'ailleurs, de ce côté-ci et de l'autre.

Il s'agissait de travailler en atelier sur une partie arbitrairement découpée (un tiers) d'un article intitulé *Cici e Ciribiri*, paru en 1995. Pas de problème de compréhension majeur dans ce texte, et pas de difficultés particulières non plus, si ce n'est la traduction des noms propres du titre : les *Cici* et les *Ciribiri* sont deux peuples minuscules de la mosaïque istrienne (ils ne comptent pas plus d'un millier de personnes), réfugiés valaques arrivés de Roumanie au xv^e siècle. Ils sont la plus petite entité culturelle d'Europe, et ont conservé leurs traditions et leur poésie, continuant de parler l'istroroumain, une des quatre branches des langues roumaines. Ignorés de tous, sauf des linguistes, ils sont appelés *Cici* par les Italiens en raison de la grande quantité dans leur langue de consonnes dites « affriquées » produisant le son « tch ». En l'absence de traduction française attestée, nous devrions donc inventer un nom qui obéisse à la même règle, et les appeler des « Tchitches ». Les *Ciribiri*, eux, sont simplement des *Cici* habitant de l'autre côté de la montagne, et nous pourrions donc les traduire par « Tchiribires ».

Quelques petits pièges ont été relevés au passage (*idiosincrasie*, terme d'usage courant, se traduit simplement par « tempérament »), certains mots qui résistent à la traduction (l'adjectif *fitto*, « dense », « fourni », dans *una collina fitta di ginepri*) ont continué de résister...

Mais tout le groupe, une quinzaine de personnes, composé idéalement de quelques Italien(ne)s (dont une Triestine connaissant bien Magris), d'italianisant(e)s, de traducteurs/trices d'autres langues plus ou moins frottés d'italien et même de deux participants à la fois non italophones et non traducteurs, a permis un travail constructif et chaleureux, centré sur la recherche commune d'un équilibre entre une certaine « tenue » intellectuelle du vocabulaire et de la syntaxe, et la légèreté, l'élégance, la musicalité et la sensualité qui caractérisent la prose de Magris.